

JULIA LATYNINA

# La gloire n'est plus de ce temps

LA TRILOGIE DU CAUCASE 3



actes noirs  
*ACTES SUD*

Extrait de la publication



## “ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

### LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C'est d'une main de fer que Djamaluddin Kemirov tient désormais l'Avarie-Dargo-Nord, une république du Caucase coincée entre les montagnes et la mer Caspienne. Sa parole, guidée par une interprétation toute personnelle du droit coutumier et de la mystique islamique, vaut plus que la loi fédérale russe. Son frère Zaour est un président sage et ambitieux. La force et le sang font le reste.

Zaour veut propulser la région dans l'ère moderne par la construction d'une plateforme gazière. Il s'adjoint les services de Kirill Vodrov, brillant consultant russe d'une firme occidentale qui apporte la technologie et les vingt milliards de dollars de capitaux. Sanctifier ou annihiler, Djamal peut tout, sauf calmer l'appétit de ceux qui veulent leur part du gâteau. Au premier rang desquels Moscou, qui regimbe, louvoie et finit par envoyer ses troupes sur place sous couvert d'exercices. L'idée : spolier l'usine par la force, la menace et la ruse.

Perdu dans ce monde d'outre-guerre en proie au chaos, pris en tenailles entre l'appétit de Moscou qui n'a d'égal que son niveau de corruption et la logique des cavernes qui sent la chèvre et les douilles de mitraillette, le consultant russe cède à la passion caucasienne et se laisse dévorer par l'amour-brasier d'une Tchétchène à l'âme sublime, ignorant qu'il embrasse un destin tragique.

Porté par une écriture plus nerveuse et tendue que jamais, *La gloire n'est plus de ce temps* clôt de façon magistrale la “Trilogie du Caucase”.

JULIA LATYNINA

*Julia Latynina est née à Moscou en 1966. Journaliste, extrêmement critique vis-à-vis du régime Poutine, elle a écrit de nombreux romans. Dans la collection "Actes noirs" ont déjà paru La Chasse au renne de Sibérie (2008) et les deux premiers volumes de sa Trilogie du Caucase, Caucase Circus (2011) et Gangrène (2012).*

DU MÊME AUTEUR

*LA CHASSE AU RENNE DE SIBÉRIE*, Actes Sud, 2008 ; Babel noir n° 36.  
*LA TRILOGIE DU CAUCASE 1 : CAUCASE CIRCUS*, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 93.  
*LA TRILOGIE DU CAUCASE 2 : GANGRÈNE*, Actes Sud, 2012.

Illustration de couverture : © Kris Lewis

Titre original :

*Ne vremia dlia slavy*

Éditeur original :

AST Publishers, Moscou

© Julia Latynina, 2009

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02781-0

JULIA LATYNINA

La gloire n'est plus  
de ce temps

LA TRILOGIE DU CAUCASE 3

roman traduit du russe  
par Yves Gauthier

*ACTES SUD*



*Le jugement de l'histoire – le seul qui vaille pour un souverain à l'exclusion du jugement céleste – ne saurait excuser le plus heureux des crimes, car l'homme n'a que le pouvoir de ses actes alors que leurs conséquences, elles, sont le fait de Dieu.*

NICOLAS KARAMZINE,  
*Histoire de l'État russe* (éd. 1803-1826).





Le gosse était en train de mourir.

La bombe artisanale avec laquelle il avait voulu se faire sauter (modèle al-Khattab dite *khattabette*) venait d'exploser dans sa main droite en lui arrachant le bras et la moitié de son pantalon. Il gisait au sommet de la montagne, dans la neige fraîche, comme une tortue renversée sur le dos. De temps à autre, ce qui lui restait de bras bougeait. Tout le monde croyait qu'il avait encore de quoi se faire sauter mais non, rien, à peine agitait-il le bout de son membre. À son pied ensanglanté pendaient des lambeaux de chair d'où sortait, blanc comme neige, l'extrémité d'un os.

On lui cria de se rendre et il répondit que oui, "je me rends". Les combattants craignaient de s'approcher, de peur qu'il ne se fasse sauter, mais le gosse parvint tant bien que mal à écarter son PM en laissant voir qu'il n'avait pas d'autre khattabette sur lui. Alors un premier homme s'approcha, puis un deuxième, puis un troisième qui se mit à le filmer sur son mobile, en se penchant dessus.

Enfin s'avança un quatrième homme qui semblait très grand à cause de sa maigreur. Ses jambes, longues et fortes, étaient serrées dans des brodequins noirs à tige haute qui, avec sa veste multipoche remplie d'armes, lui donnaient l'air d'un échassier. Il avait un visage aux traits irréguliers et au nez cassé, et deux yeux noirs à l'éclat pourpre.

Il s'accroupit devant le tas de chair humaine et lui demanda quelque chose.

Le blessé se mit à rire. Le chef aux brodequins noirs lui appuya un pistolet sur la tempe et répéta la question. Le blessé ramassa l'un de ses doigts par terre et le lui montra en disant :

— Tu vois mon doigt ? Il est déjà au paradis.

Le chef ne se donna même pas la peine d'appuyer sur la queue de détente. À quoi bon ? Le blessé allait mourir. Il avait un visage net, presque celui d'un enfant, imberbe, et cette face lisse de jeune fille était marquée d'une étrange et indécible félicité.

Le gosse mourut au bout d'une ou deux minutes. Les ongles de sa main gauche, restée intacte, lacéraient la glace sous l'effet de la douleur, mais son visage affichait toujours le bonheur d'un être dont l'âme, tel l'oiseau vert, s'envole à tire-d'aile vers le paradis.

L'homme-échassier se leva, shoota dans le morceau de doigt et dit :

— Il a crevé comme un chien. Et dire qu'il demandait grâce... Ne reste plus qu'à traquer Bulavdi, et alors mes montagnes vivront dans la béatitude.

I

L'INVESTISSEUR

*La politique est le ressort de la stratégie moderne.*

NAPOLÉON



## LE RETOUR

La salle de conférences était au trentième étage d'un polyèdre bleu fumé dont les baies panoramiques offraient une vue majestueuse sur les falaises d'acier de la City et les eaux noires de la Tamise, striées par le code-barres des ponts et le va-et-vient des voitures, pareilles à de petites boîtes.

On était en octobre mais de neige, pas le moindre soupçon : un ciel délavé couvrait les trottoirs secs et gris. Kirill n'avait jamais pu comprendre ce que les Anglais reprochaient à leur climat. Quatre heures plus tôt, à Moscou, il était tombé une neige mouillée, oblique, qui fondait en soupe couleur de hareng pourri dès qu'elle touchait le tarmac. Kirill s'était mouillé les pieds jusqu'à la cheville rien qu'en faisant deux pas, de la Mercedes société à la passerelle du jet société, un Challenger.

Ensuite, dans l'avion, on avait bu de la vodka, et comme le jet n'était pas le sien, Kirill avait dû vider un demi-verre. Il ignorait encore qu'il allait devoir filer droit à la City, et se disait que les vapeurs d'alcool seraient vite dissipées. Il ne se sentait pas très à l'aise à cause de la vodka, de ses chaussettes mal séchées et de son lourd manteau d'hiver dont il se débarrassa à peine arrivé, tel un para quittant son gilet pare-balles après une opération commando.

Ses deux dernières transactions, Kirill les avait conclues en Bulgarie pour l'une et en Pologne pour l'autre. Il avait de moins en moins à faire à Moscou et s'en félicitait. Ces derniers temps, même en plein été, il s'y sentait comme en hiver.

La main sur la poignée de la porte, Kirill se retourna. L'homme qui le regardait du fond d'un long miroir en pied

exhibait un visage froid et fatigué avec un front haut creusé de rides sur des yeux bleu-vert couleur de lac de montagne. Ses cheveux courts, éclaircis et méticuleusement tirés en arrière, laissaient apparaître une tête exagérément grosse, posée sur un corps malingre aux mains élégantes et fines et aux avant-bras massifs. Kirill, avec sa colonne vertébrale mutilée qui ne tenait qu'à force d'exercices et de musculation, avait le port rigide. Sa cravate bordeaux foncé, assortie au costume, courait douillettement sous le col amidonné de sa chemise, d'un rose léger.

Les femmes s'habillent cher pour qu'on les remarque. Les partenaires de Bergstrom & Bergstrom s'habillent cher pour qu'on ne les remarque pas.

L'homme dont le reflet se dessinait dans le miroir était smart et discret, mais Kirill ne souhaitait pas se retrouver seul avec lui. Aussi poussa-t-il la porte en lui tournant le dos.

La première chose qu'il vit en entrant fut un magnifique poster de plateforme gazière avec derrick de forage, séparateurs à grappes argentées et hélicoptère en porte-à-faux semblable à la mâchoire de fer d'un porte-avions. C'était une plateforme énorme de cent quinze mètres de long sur soixante-cinq de large : Kirill, qui la reconnut en l'examinant de plus près, s'en souvenait très bien.

Laquelle plateforme avait été commencée en Norvège, puis transportée en pièces détachées *via* la Volga jusqu'à la mer Caspienne où la compagnie Navalis venait de découvrir un champ offshore par suite d'un forage effectué pour le compte de l'Iran. Elle avait coûté deux milliards de dollars à Navalis, étant plus grosse que n'importe quel sous-marin nucléaire, et d'une conception autrement complexe, mais ce prix n'incluait même pas le dixième du coût global du projet.

L'autre tranche de ce même projet était affichée là, sur le même mur : dessins de réacteurs gigantesques parés, comme un Laocoon des temps modernes, d'un lavis de tuyaux pareils à des serpents d'argent, avec un schéma tracé à la main où fusaient des termes plus ou moins accessibles au commun des mortels : *polypropylène, phosgène, benzol, capron*, et, pis encore : *isocyanates, MMA, modèles hydrodynamiques d'atmosphères, carottage par activation neutronique, plastiques ABS*, etc., les mots étaient

reliés entre eux par des flèches et des carrés, mélangés, attachés puis détachés, scindés enfin en deux grands rectangles dont l'un avait pour titre *Méthanols* et l'autre, *Ammoniacs*, lesquels grands rectangles découlaient à leur tour d'un chapeau carré géant marqué des deux lettres *GN*, *i.e.* gaz naturel.

C'était le schéma de l'usine chimique côtière.

La première tranche de l'usine, une unité de production de méthanols, occupait cinquante hectares. Elle demandait un an de construction, coûtait deux milliards et demi de dollars et devait être amortie en trois ans. La deuxième tranche, destinée à la fabrication de polypropylènes et de polyéthylènes à partir des méthanols issus de la précédente, occupait vingt hectares. Elle demandait six mois de construction, coûtait sept cents millions de dollars et devait être amortie en huit mois. La troisième tranche, conçue pour un panel de produits plus diversifié – benzol, phosgène, acide azotique, toluène –, devait être rentabilisée en deux ou trois mois. La fabrication d'isocyanates à base de phosgène (une chaîne à cinq degrés de transformation) promettait un retour sur investissement au bout de deux mois seulement car il s'agissait de sortir un produit qui coûtait les yeux de la tête à partir d'infrastructures déjà en place : réservoirs, communications, desserte, conduits.

Le projet s'écroula quand des sanctions furent prononcées contre l'Iran. Navalis, qui développait déjà une politique expansionniste trop risquée au goût de Kirill en Asie du Sud-Est et en Europe orientale, se vit contraint de choisir : soit l'Iran, soit le reste du monde, et son choix se reporta naturellement sur ce dernier.

L'usine demeura donc à l'état de projet. La plateforme inachevée pataugeait dans les eaux basses de Bakou, et Navalis tenta d'en négocier la vente aux Turkmènes, ceux-ci cherchant à construire quelque chose d'un peu plus moderne que leurs vieux "tabourets". Mais les Turkmènes étant à peine à la négociation – pires que les Kazakhs – on en resta là.

Et voilà maintenant que le président de Navalis, Sir Martin Metiews, se retrouvait au siège de Bergstrom & Bergstrom avec un chimiste nommé Ballantine, que Kirill connaissait depuis qu'on avait conclu avec les Slovaques, et deux autres

types qu'il ne connaissait pas. Au centre du tableau trônait un Japonais, directeur des marchés émergents de Bergstrom & Bergstrom, ainsi que le président de la compagnie, Ronaldo Martinez.

— Le voilà justement qui arrive! lança joyeusement Ronaldo en voyant le Russe entrer. Kirill Vodrov, directeur de notre département Europe de l'Est.

Déjà Sir Martin serrait la main de Kirill. L'Anglais exhalait une odeur de parfum distingué, de réussite et de club privé. Il était dur et riche.

— Hello, Cyril.

Le voisin de Ballantine s'appelait Peter Strassmayer. Un transfuge de Texaco récemment passé au service de Sir Metiewes.

— Merci d'être venu si vite, dit Sir Metiewes. Voilà ce qui nous intéresse, Kirill : que pensez-vous de l'Avarie-Dargo-Nord, cette république de la Fédération russe? Et de son président Zaour Kemirov? Je prononce bien son nom?

Kirill crut voir la lumière pâlir et le sol de la salle de réunion se dérober sous ses pieds. Il sentit un élancement dans sa colonne vertébrale. Il fit un pas en avant, et sa claudication parut plus forte qu'à l'accoutumée.

— Toutes les républiques du Caucase-Nord (Kirill entendit parler sa propre voix) comportent un certain risque en matière d'investissement. Personne ne veut y placer de l'argent, ni les Russes ni même les gens du pays qui résident à Moscou. Pour autant, Zaour Kemirov est parvenu à stabiliser la situation et à obtenir des résultats impressionnants.

Une aiguille brûlante lui traversa la moelle épinière. Les plafonniers étincelèrent comme de la poudre d'aluminium dans la déflagration d'une roquette Chmel. Combien étaient-ils à s'être tirés vivants d'une explosion de Chmel?

— Le président Kemirov, dit Sir Metiewes, vient de mettre sur le marché une licence industrielle d'exploitation d'un gisement offshore de la côte caspienne dans la région de Chirag-Heran et Andakh par une profondeur de neuf mètres. La réserve de gaz naturel de ce champ gazier triple celle des stocks azéris. Nous remettons sur la table notre projet iranien, mais dans le Nord de la Caspienne, cette fois. Et nous souhaitons avoir



Bergstrom comme consultant. À ce qu'on dit, Kirill, vous êtes dans les meilleurs termes avec le président Kemirov ?

“Souris, se dit Kirill, mais souris, bon sang, comme si tu venais de gagner une partie de golf et que ton seul problème était un petit souci de moteur à ton nouveau yacht de cent mètres de long.”

— Nous nous connaissons, en effet, dit Kirill, je... euh... euh... je ne suis pas sûr.

Sir Metiewes partit d'un grand rire et lança une tape amicale à l'épaule du Russe.

— Ne faites pas le modeste, voyons. Je me suis entretenu avec le président Kemirov. À Los Angeles. Et quand je lui ai dit que le contrat slovaque avait été suivi par Bergstrom, il a lui-même parlé de vous, disant qu'il attendait votre venue.

Kirill marqua un silence.

— La mise en place d'un méga-chantier de cette nature au Caucase-Nord implique un certain risque, répéta Kirill.

Sir Metiewes haussa les épaules. Tout en lui sentait la réussite : auprès des banques, des politiques et des femmes.

— J'ai vu le président Kemirov, dit Sir Metiewes. Sa volonté est de sortir sa république du Moyen Âge. C'est un homme remarquable. Or, j'ai passé ma vie à investir dans les hommes remarquables. C'est l'investissement le plus rentable qui soit.

Cet homme remarquable a abattu personnellement un vice-Premier ministre de la Russie. Et la dernière fois que j'ai vu son frère, ce dernier marchait sur un tapis de cadavres en appuyant son pistolet sur le front de chaque mort. “Mais il a déjà toute la largeur du front percé de balles”, lui disait le colonel Argounov. “Alors il faut lui percer toute la longueur”, répondait le frère. “Faites une croix sur l'Avarie-Nord et fichez le camp de la Russie avant qu'il ne soit trop tard, voulut dire Kirill. Le Caucase, ce n'est joli que sur les photos.”

Mais il savait pertinemment qu'il ne pourrait rien dire de tel.

Le projet de la mer Caspienne promettait plusieurs dizaines de millions à Bergstrom & Bergstrom. Et Sir Martin laissait clairement entendre que, dans cette affaire, Bergstrom ne l'intéressait pas. Ce qui l'intéressait, c'était Kirill Vodrov, ami personnel du président Zaour Kemirov. Que Kirill mène à bien cette

opération par tous les précipices et les abîmes des monts du Caucase, et des perspectives infinies s'ouvriraient à lui. Dans le cas contraire, on le ficherait à la porte. Et bonjour les rumeurs.

Kirill n'avait pas la moindre envie que la City sache dans quelles circonstances lui, Kirill Vodrov, directeur de la filiale est-européenne de Bergstrom & Bergstrom, manager prospère, ex-représentant spécial de la Russie à l'ONU, membre du directoire de la compagnie bulgare TeleEast, membre de l'observatoire de la GasIP slovaque, cavalier de l'ordre du Courage, il avait reçu cette distinction ainsi qu'une balle entre deux vertèbres.

— Tu prends l'avion demain, dit Ron.

— *Of course*, répondit Kirill en exhibant le sourire le plus large possible.

La plateforme sur laquelle ils se posèrent était beaucoup plus petite que celle de Bakou. PétrogazAvarie l'avait prise en location pour forer un puits dans les eaux côtières à soixante-dix kilomètres de Torbi-Kala.

C'était une petite plateforme de prospection achetée en son temps au Japon, véritable et minuscule jardin de pierres où tout tenait comme dans le creux de la main : une énorme tour de forage avec sa cabine de pilotage haut perchée aussi jaune qu'une crevette, un bungalow d'habitation, un hélicoptère protégé d'un filet à fines mailles, et trois gigantesques jambes de soixante-dix mètres qui se levaient en l'air dans un grillage rouge en phase de remorquage, et qui, une fois en place, se campaient sur leurs pieds en enfonçant un dard à travers sable et basalte : petit moustique écarlate accroché au flanc de la terre, égratignant de sa trompe d'acier l'écorce de la lithosphère, et pénétrant de quatre kilomètres le vaste globe qui tournait autour du soleil et dont nul ne connaissait le contenu.

Le petit hélico *made in France* se rapprocha de l'aire d'atterrissage, recouverte d'un filet, et Kirill aperçut toute une colonne de combattants en treillis qui attendaient au bord de la piste. Ils tenaient le rang comme sur une photo : costauds, bronzés, bruns de cheveux, arrimés au béton blanc par des rangers à lacets, leurs canons pointés vers le ciel comme de fins minarets.

Leurs ceinturons faisaient saillie à cause de boucles noires à gros clips, et le soleil marin produisait des éclats éblouissants sur les anneaux d'acier des menottes qui pendillaient à leurs fourreaux.

Les rotors tournaient encore en moulinant l'air quand Kirill, clic, déboucla la ceinture qui le retenait à son siège. Deux hommes s'approchèrent de la machine d'un pas pressé. Le premier était un beau blond d'une trentaine d'années. Il avait la démarche élastique d'un maître ès arts martiaux et le port d'un *Standartenführer SS* ; à son épaule pendait un pistolet-mitrailleur au canon lance-grenades de métal blanc rendu incandescent par le soleil ; ses yeux bleus ressemblaient aux lentilles d'un appareil optique. L'eût-on rencontré sur les glaces islandaises qu'on aurait pris ce blond atlante pour un héros ressuscité de l'*Edda poétique* ; mais ici, dans le Caucase, au milieu de ces hommes au teint mat et aux cheveux noirs, il semblait tel un géant sculpté de givre qui se fût trompé de pays et d'époque.

Ce blond Viking devait faire un mètre quatre-vingt-quinze, et pourtant son compagnon le dépassait d'une bonne tête. Ses poings sortaient des manches de sa veste camo comme deux pastèques. Une barbe noire et frisée encadrait son visage couleur d'olive brune. Son oreille droite était réduite à l'état de crêpe boursoufflée. Une longue balafre serpentait de l'oreille au front, raccommodée d'une façon étonnamment négligée, comme si une mauvaise maîtresse de maison avait repris des chaussettes avec un fil d'une autre couleur. À la ceinture de l'éfrit à barbe noire pendait tout un attirail fait pour tuer. Son épaule aussi portait un PM en bandoulière, mais qui avait l'air d'un jouet. On aurait dit une illustration ressuscitée des *Mille et Une Nuits*, un homme capable de scier un tronc d'arbre rien qu'avec les dents, et Kirill savait que cette impression n'était pas loin de la vérité.

— *Oh shit*, dit Ballantine à côté de lui, *are these guys here to meet the copter or to hijack it<sup>1</sup> ?*

À cet instant le Terminator blond ouvrit la porte de l'hélicoptère. Kirill descendit d'un bond et fut pris dans son étreinte d'acier.

1. "Ces gars sont là pour accueillir l'hélico ou pour le voler?" (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

— *Salam*, Kirill!

Kirill sentit une odeur de poudre, de sang et d'eau de toilette de luxe. On dévala une échelle pour s'éloigner des pales étincelantes.

— *Salam*, Kirill! lança Barbe noire, et la tête du nouveau venu vint se ficher quelque part dans l'aisselle de l'éfrit.

Hébétés, les deux collaborateurs de Navalys regardaient le maigre consultant russe donner l'étreinte à ces deux indigènes bardés d'armes.

La bête blonde sortie de la *Chanson des Nibelungen* aida Kirill à ôter son gilet de sauvetage, se tourna vers les étrangers, leur envoya un sourire à soixante-quatre dents de loup bien blanches et se présenta en allemand dans le texte :

— *Hagen. Ich bin der Vorgesetzte des Antiterror Zentrum. Und Tachov ist der Chef von OMON<sup>1</sup>.*

— Zaour Ahmedovitch est à Chirag, dit Tachov, il est désolé de n'avoir pu vous accompagner. Il vous recevra ce soir.

Des foreurs en bleu de travail attendaient près de la garde armée, ainsi qu'un vieil Avar en costume élégamment taillé avec un ventre qui saillait au-dessus de ses jambes comme le premier étage d'une maison médiévale au-dessus de la rue, exhibant un visage impérieux, heureux de vivre et rainuré d'un filet de rides. Ce visage disait vaguement quelque chose à Kirill qui, fébrilement, fouilla dans les fichiers de sa mémoire.

— Mahomed-Rasul Kemirov, dit Hagen, directeur de la compagnie PétrogazAvarie, académicien, membre de l'Académie russe des sciences naturelles et de l'Académie du maintien de l'ordre public. Un frère de Zaour Ahmedovitch.

— Ah! mon cher Kirill, fit Mahomed-Rasul en ouvrant grands les bras comme s'il tenait une montgolfière, mais où étais-tu passé, hein? C'est mal d'oublier les vieux amis. Mon frère parlait de toi tous les jours. Je n'ai que faire de vauriens comme vous, qu'il disait! Ce qu'il me faut, c'est des hommes comme Vodrov! Écoute-moi bien, Kirill : tu n'as rien à perdre, là-bas, en Amérique. L'Amérique est en train de pourrir! Ce siècle sera celui de la Russie! Tu m'entends, Kirill? Lâche ton

1. Hagen. Je suis le chef du Centre antiterroriste. Tachov, lui, dirige l'OMON.

Wall Street et viens travailler chez nous comme ministre des Finances!

Mahomed-Rasul tourna les talons et quitta prestement la piste, noire et luisante comme un bouledogue pur-sang. Les étrangers pressèrent le pas sur ses talons, tout heureux qu'ils étaient de l'apparition de Mahomed-Rasul : le nouveau président de Navalis et son chef d'exploitation gazière ne brûlaient guère de conduire des négociations avec un commandant de l'OMON et le dirigeant du Centre antiterroriste.

— Regarde-moi ça, un peu! criait Mahomed-Rasul. As-tu déjà vu ça quelque part? Certainement pas dans ta putain d'Amérique! On a foré deux puits, et Allah nous a aidés! Ça donne un gaz qui n'a pas son pareil! Du vrai gaz du Caucase, bien de chez nous!

Une tour grillagée rouge montait de l'eau au ciel comme une fusée spatiale dressée sur son pas de tir. Du haut des passerelles, on voyait un assistant foreur verrouiller d'énormes mâchoires jaunes sur la colonne de forage qui filait vers le bas. Des tiges étaient déjà assemblées dans la tête de rotation, et Kirill, quand elles descendirent, put apercevoir les dessous de l'installation : un gros tube de cuvelage s'enfonçait dans les eaux caspiennes couleur de malachite avec, au-dessus, pareils à des carcasses de mouton empalées sur une broche, quatre obturateurs antisouffle, marteaux géants prêts à cisailier le tubage à tout moment s'il advenait que l'insolent moustique, en mordant les entrailles de la terre, perdît le contrôle des mouvements souterrains parmi ces millions de tonnes de couches rocheuses à pression anormalement basse ou élevée, avec leurs poches de gaz, leurs cloches de sels, leurs cavités d'eau, de pétrole ou de sulfure d'hydrogène, allez Dieu savoir ce qui se cache sous cette flotte fainéante de malachite et sous cette fine croûte de terre.

Mahomed-Rasul disait vrai : on avait vraiment trouvé le gaz du premier coup et, Allah ou pas, son frère avait déboursé à lui seul vingt millions de dollars pour le chantier de prospection.

— Ah! et quel gaz! s'écriait Mahomed-Rasul, du gaz et du pétrole! Du gaz et du pétrole! Sais-tu quelle plateforme nous aurons? Une plateforme à trente-trois puits! Vingt-six d'extraction, une de contrôle, une de flooding, une de... ah! sais-tu seulement

comment on fore un puits horizontal? Tous nos puits seront horizontaux! Des technologies de pointe! La Russie se relève!

— Et Djamal? Où est-il? demanda Kirill à mi-voix à l'oreille de Hagen.

— Dans les montagnes, répondit Hagen. C'est ramadan.

— Vous savez, dit Strassmayer d'un air gêné, nos passeports n'ont pas été contrôlés à l'aérodrome. Je veux dire qu'il aurait fallu valider notre entrée en Russie par un tampon.

— Quel tampon? s'indigna Mahomed-Rasul. On n'est pas en Russie, ici. On est en Avarie.

Du poste de forage, Kirill s'attendait à décoller pour le fief des Kemirov qui était là-haut, perché dans les montagnes, dans le district de Bechtoï, mais il s'avéra que le président avait une nouvelle résidence.

L'hélicoptère vira de bord au-dessus de la côte en décrivant un ample demi-cercle, et Kirill vit de loin des maisons blanches que des montagnes pelées rouges semblaient pousser dans la mer turquoise. On aurait dit que les rochers, indisposés par ces larves humaines, s'étaient rangés en front d'attaque pour s'en débarrasser dans la mer. D'entre des bidonvilles de l'ère khrouchtchévienne se détachaient d'opulents édifices à plusieurs étages et des dômes de mosquées flambant neuves. De Kürhta à Chamkhalsk, une fine ligne de villas de standing s'étirait le long de la côte comme un serpent de dentifrice échappé de son tube.

À Bechtoï, le repaire familial des Kemirov était perché au sommet d'une montagne à la manière d'un château médiéval dominant les parages. Mais ici, à Torbi-Kala, tout était différent.

La résidence était nichée au fond d'un val entre deux parois rocheuses qui, de part et d'autre, montaient au ciel. Une fois descendu de l'hélico, Kirill vit le nom d'Allah composé de lettres blanches à flanc de montagne, en direction de La Mecque, dominant la mer et le monde comme la fameuse inscription de Hollywood.

Le site de la résidence était encore en chantier. Devant une longue villa à deux étages, des ouvriers étalaient des rouleaux

de gazon. Un guépard adulte, bien nourri, ne tarda pas à le fouler d'un pas nonchalant. La moitié gauche de la villa était encore noyée sous les échafaudages. Aux nombreux ouvriers s'ajoutaient, plus nombreux encore, des hommes armés. Ils arpentaient les allées du domaine avec cet air singulier de fierté que les armes confèrent aux montagnards. Plusieurs d'entre eux s'approchèrent de Kirill et le saluèrent en lui donnant l'accolade.

Le soleil dévalait la pente du soir, déjà caché par les lettres blanches du nom d'Allah. Un mollah chantait l'*adhan*. Deux hommes en treillis traînèrent jusqu'à la cuisine d'été un mouton noir qui freinait des quatre fers. Un paon promenait sa longue queue de poêle autour d'une Porsche Cayenne, poursuivi par un gamin de neuf ans qui le visait avec un Stetchkine, pistolet lourd et noir. Cette Porsche présentait en soi un drôle de tableau, avec son moteur expulsé à l'air libre comme un estomac d'étoile de mer. Vitres et parebrise en miettes. Portières criblées de balles de PM et transformées en passoirs. Quand Strassmayer vit le véhicule, il s'arrêta net et dit :

— Mon Dieu, qu'est-ce que je vois là ?

— Un bouquetin qui m'a coupé la route, expliqua Hagen.

— Un bouquetin ? Un bouquetin, ça ?

Strassmayer planta l'index dans le moteur éviscéré.

— Non, dit Hagen, c'est un impact de Mouche, une grenade antichar. Il y a un barrage, derrière chez nous, au village. De là, une route monte en serpentant. Donc, au moment où je m'approchais du barrage, un bouquetin s'est jeté sur la route. J'ai écrasé le frein. C'est là que les tirs ont commencé, du haut de la route. Et la grenade s'est fichée dans le moteur, au lieu d'entrer dans l'habitacle.

Strassmayer écarquilla les yeux.

— Vous étiez dedans ? Mais c'est troué de partout !

— Et alors ? (Hagen haussa les épaules.) On a sauté en route. Et comme on s'est fait canarder, eh bien on a répliqué.

Puis, secouant la tête, d'ajouter d'un air affligé :

— Y a pas à dire, elle est bien commode, cette petite route en lacet. C'est la deuxième fois que je me suis fait arroser. Et là-bas, en plus, on est hors de portée du réseau mobile.